

duc de Bedford actuel, lord Mark Kerr, fils du duc de Roxbury, l'honorable Egremont Lascelles, fils du comte d'Egremont et l'honorable Arthur Egerton, fils du comte d'Ellesmere; comme vous voyez ces messieurs tiennent tous aux plus nobles familles d'Angleterre. C'est de la jeunesse dorée. Dois-je ajouter qu'un grand nombre de nos dames et demoiselles en raffolent et qu'à côté de ces grands personnages, de ces noms titrés, de cette fine fleur de l'aristocratie anglaise le jeune Canadien paraît dans l'opinion de quelques unes, un être infiniment petit; c'est à qui les fêtera mieux, les choyera d'avantage. Ils sont de tous les diners, de tous les bals; dansent, rient et s'amusez infiniment, sans se douter le moins du monde probablement du dégât qu'ils font parmi le beau sexe canadien.

J'aime beaucoup à voir de jeunes étrangers aussi distingués rencontrer chez nous cette politesse et cette hospitalité qui caractérisent nos mœurs françaises, mais je regrette de remarquer chez quelques jeunes Canadiennes de Montréal une sensibilité quelque peu ridicule à l'endroit des charmants étrangers qui nous visitent de temps à autres. Je connais telles d'entre elles qui ne voient au milieu d'un bal, que les militaires, les aides-de-camp et les secrétaires. Elles ne rêvent que ceux-là, les suivent du regard toute la soirée et font assaut de grâces et de minauderies pour les captiver, les séduire, les enchaîner à jamais. Parlez-leur d'un sujet quelconque, autre que celui qui les préoccupe, elles ne vous entendent pas; demandez leur de danser un quadrille quand viendra votre tour, elles vous diront qu'elles avaient oublié un engagement antérieur avec lord un tel ou bien le capitaine un tel, et vous les voyez partir radieuses au bras de l'heureux vainqueur. La danse suivante elles passeront du bras du capitaine à celui d'un lieutenant, d'un enseigne et même d'un caporal et d'un sergent s'il y en avait dans le bal, tant elles aiment l'habit militaire. Badinage à part, quelques unes de nos jeunes filles pourraient par respect pour le nom Canadien qu'elles portent se conduire plus convenablement envers leurs compatriotes. Elles doivent savoir que quelquefois les gens ont bonne mémoire et leur font payer cher ces fautes qu'aucune bonne société ne saurait tolérer, sans manquer à ce qu'elle se doit à elle-même et par conséquent à chacun de ceux qui la composent.

Allons donc, de chroniqueur et de conteur, j'allais me faire moraliste, sévère et morose, mais ça ne sera pas; le temps serait on ne peut plus mal choisi, puisque j'arrive au carnaval, à la saison joyeuse, et que j'entends résonner de tous côtés à mes oreilles, les sons de l'orchestre, les chansons, les bruits du plaisir et les éclats du bal.

Montréal depuis le commencement du mois s'est livré avec entraînement à tous les plaisirs de l'hiver, à toutes les folies de la saison. Malgré la gêne qui étouffe le commerce et l'industrie, malgré les sinistres nouvelles de la famine, malgré la misère du pauvre, le carnaval a fait entendre ses éclats de rire accoutumés. En présence de tant de maux, il n'a pas voulu interrompre ni ses joyeux diners, ni ses plaisirs frénétiques ni ses folles orgies. Que voulez-vous? c'est la vie du monde.

Pendant tout le mois on n'a parlé que diners, bals, fêtes et concerts: Il y a eu des bals de toute espèce et de toute qualité: bals du grand monde, bals de la bourgeoisie et bals du peuple. La Revue du mois ne peut s'écrire qu'au bruit des violons, avec accompagnement de basse, de flûte et de tambour.

Jamais la ville n'a été aussi piquée de la tarentule que cette année. Tout le monde donne à danser et veut danser. Tous les jarrets, tous les pieds des différents sexes veulent devenir savants, et j'en connais même des deux sexes dont toute la science réside dans les extrémités inférieures. Ce sont hélas! bien trop souvent les lions et les lionnes des salons. La Valse et la Polka, talismans merveilleux, peuvent faire arriver à tout. C'est quelquefois par une danse élégante qu'on gagne ses éperons de chevalier et sa réputation de femme à la mode.

A propos de danse et de danseurs, il m'est venu souvent à l'idée que ce serait un ouvrage intéressant et utile qu'un livre que l'on ferait sur la conversation des salons pour guider surtout la conversation des danseurs. Un tel livre se vendrait à merveille. Cellarius, le grand professeur de danse en vogue à Paris, vient de publier un volume destiné, dit-on, à un immense succès. Il a pour nom *la danse des salons*. Il y est traité de la *Valse à deux temps*, de la *Polka*, de la *Mazurka* et du *Cotillon*. Cela est fort bien, mais quoi de plus intéressant pour les danseurs eux-mêmes dans les intervalles, entre les figures, entre les danses, de savoir charmer les moments de repos par une conversation animée et pétillante? Quel service ne rendrait pas à la société celui qui remplacerait les vieilles formules et les lieux communs par un dialogue vif et sensé? Combien voit-on de gens d'esprit même, dont la conversation au bal, est, on ne peut plus, naïve? Il semble qu'au lieu d'emporter au bal, comme on devrait faire, tous les diamants de son esprit et tous les perles de son intelligence, on laisse tout cela à la maison, en prenant ses gants blancs.

Il y a des volumes à écrire sur la conversation des salons. Que de nuances délicates entre ce qu'on doit dire à la femme brune, à la

blonde, à la jeune fille, à la bourgeoise, à la grande dame.

D'abord il est un précepte qu'on ne doit jamais oublier; si l'on s'en écarte un instant, on tombe dans une de ces irréparables bévues qui perdent un homme à tout jamais. Avant de critiquer une figure ridicule ou une toilette excentrique, médisances faciles mais bien dangereuses, tout danseur doit sonder le terrain, s'avancer avec précaution, et ne pas se jeter à l'étourdie dans des plaisanteries, qui pourraient lui valoir un cruel moment d'embarras. Nous avons entendu un danseur sans façon demander à sa danseuse, en lui désignant une femme âgée: "Quelle est donc cette vieille fée?" et la jeune personne lui répondre: *Monsieur, cette vieille fée, c'est ma mère*. Une autre fois un jeune monsieur s'adressait à son voisin et lui désignant une des figurantes d'un quadrille, lui disait: *Quelle est donc cette jeune fille qui a si mauvaise mine et qui danse si mal?* Le voisin de lui répondre tranquillement: *c'est ma sœur!* Vous pouvez vous figurer l'embarras de l'indiscret interlocuteur.

Je ne puis vous dire toutes les belles fêtes, tous les beaux bals de ce mois, car ça serait trop long. Nous avons eu un grand nombre de bals publics, la plupart pour des objets de Charité, et nous devons constater ici le zèle ardent déployé par nos dames pour organiser ces soirées charitables. Danser et secourir l'indigence, c'est pour la femme un double plaisir, c'est remplir une grande partie de sa mission de plaire et de se dévouer.

Montréal devient une grande ville. Un bal dans la bonne société est déjà un pêle-mêle, une foule qui se pousse, qui s'agite, se coude et peut à peine tenir dans les appartements. La comtesse Cathcart avait plus de 300 invités à son bal du dix février, qui a été magnifique. Cet hiver nos particuliers ont reçu chez eux autant de monde à la fois. Les Soirées de Mdes. S. . . . F. . . . J. . . . L. . . . , ont été les plus remarquables, mais il en est une qui mérite une mention particulière. C'est sans doute pour un grand nombre d'entre vous, amis lecteurs, un des plus doux souvenirs du carnaval de 1847.

Ne me parlez pas des bals froids, des bals sans entrain où les gens menacent de s'endormir sur leurs chaises, ou s'examinent et se regardent à la loupe s'occupant trop peu de la poutre qu'ils ont dans l'œil et beaucoup trop du fêtu de paille de l'œil de leurs voisins. J'aime le bal, moi, quand la gaieté brise la glace, que ces robes si empressées sont chiffonnées par les quadrilles, que les rires se font entendre, que les confidences tendres ou malignes ont commencé, car alors la médisance s'enfuit, le monde disparaît avec ses faussetés, ses sourires d'emprunt ses dévouements équivoques et ses exigences, et il n'y a plus que de la joie et du plaisir. Telle fut la soirée du douze février à VILLA-ROSA. Ce jour là l'opulent propriétaire du château St. Antoine avait réuni dans ses salons une foule considérable. Dire de quelle façon elle fut reçue, serait chose oiseuse; c'est une hospitalité vraiment princière. Les femmes y étaient toutes jolies, élégantes, animées. A la vérité, la maîtresse de la maison reçoit avec tant de belle humeur et de bonne grâce que l'on prend en entrant un reflet de bien être qui sied parfaitement au visage. Les hommes mêmes y paraissaient aimables. Ils dansaient, s'amusaient à merveille en s'occupant des femmes, choses qu'ils oublient quelquefois aujourd'hui grâce aux questions industrielles, sociales, et politiques!

Il y a des salons qui restent froids malgré le luxe du lieu, la richesse du maître et la beauté des femmes, il y a enfin des maisons illuminées et fastueuses qu'on incendierait sans qu'il y circulât un rayon de flamme; c'est que les maîtres de la maison sont le point culminant où se charge l'électricité. Le cordon qui part de leurs mains s'étend, chacun le touche, s'en agite, s'en émeut et le plus froid même en est atteint.

Chez M. et Mde. D.... tout le monde était électrisé et il y faisait chaud pour le cœur comme pour l'esprit.

Les quadrilles se sont succédés sans interruption pendant quelques temps, puis les anciennes danses canadiennes ont eu leur tour. Le *cotillon* avait droit de bourgeoisie. Le *cotillon*, moins dangereux que la valse aux milles enlacements a le rire plus franc, la désinvolture plus sans gêne, l'allure moins prétentieuse.

A une heure du matin un souper magnifique a été servi. Cent dames étaient groupées autour de la table et ont fait semblant de manger. Au bal le souper est une gracieuseté seulement à l'adresse des hommes. Les femmes se font pour ces jours là une taille trop fine et trop serrée pour risquer la plus légère nourriture. Elles ne soupent qu'après l'âge passé des prétentions; il en est beaucoup qui ne soupent jamais. Après plusieurs fournées de dames le repas était presque intact et le tour des hommes a commencé. Jusqu'alors Tantales en habit noir, ils rodaient autour de la table, lorgnant les mets avec plus d'amour que les convives, mais toujours aimables et galans par hypocrisie ou par habitude. Mais là personne n'avait rien à craindre; les plus vigoureux appétits pouvaient attendre et se satisfaire. La fête s'est prolongé jusqu'à la fin de la nuit.

J'arrête ici, amis lecteurs, car j'arrive au mercredi des Cendres, le jour où les folles joies du monde doivent être interrompues pour la pénitence—le jeûne et la prière. Repentez vous bien, priez bien, afin de pouvoir vous réjouir beaucoup au grand jour de Pâques.